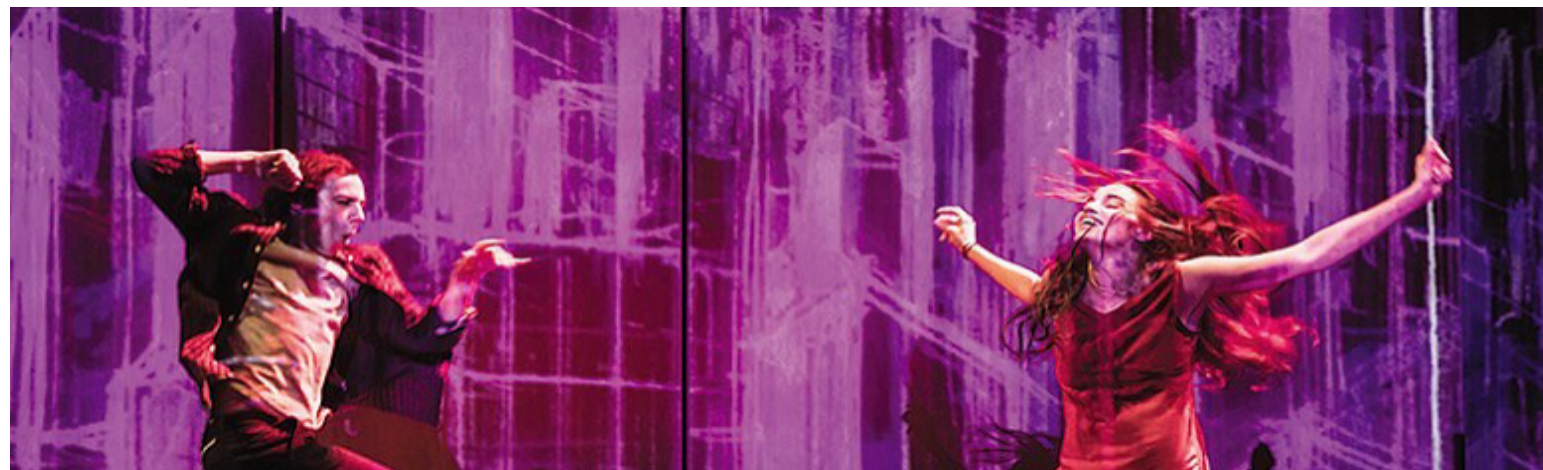




Depuis sa première représentation au théâtre de La Colline en 2017, *Tous des oiseaux* a entamé sa tournée en France. Pour la première fois avec cette pièce, Wajdi Mouawad cherche à se rendre « dans le camp de l'ennemi », le prendre avec soi et le défendre. Lui le Libanais exilé au Canada à qui on a toujours désigné les Juifs comme les adversaires suite au conflit israélo-palestinien qui a malmené son enfance. Le point de vue adopté alors dans la pièce est celui d'une famille hébraïque, marqué par les génocides du XXème siècle et les guerres de religion qui ont déchiré et déchirent encore Le Moyen Orient. Quatre heures de représentation avec une entracte pour nous laisser reprendre notre souffle, *Tous des oiseaux* est une véritable tragédie, expérience sensorielle, dont vous ne sortirez pas indemne.

■ L'HISTOIRE

Le rideau s'ouvre sur une bibliothèque universitaire au cœur de New-York, rayons projetés, jeu d'ombre et de lumière sur les immenses mur-écran qui occupent la scène. La foule passe, et traverse cet espace vide - ou presque - car au centre, assise à une table et éclairée par le faible éclat de la lampe, il est une jeune fille, plongée dans les écrits d'un autre âge. « À quoi ça tient une rencontre ? » D'abord un livre, un mystère d'il y a quatre siècles, une identité perdue, un nom, une coïncidence... Quelques particules et la courbure de l'espace et du temps qui, en ce lieu et à cet instant précis, amènent Wahida (Souheila Yacoub), et Eitan (Jérémie Galiana) à tomber follement amoureux l'un de l'autre, en dépit de leurs origines ennemies. Chacun est l'héritier d'un lourd passé historique, de querelles, de haines et de guerres, qui bouleversera leur quotidien idyllique, pour les jeter, lors d'un voyage en Israël, sur la scène des violences humaines : Eitan fait partie des victimes d'un attentat. La jeune doctorante se retrouve alors dans l'obligation de se confronter à la famille de son amant plongé dans le coma. Jeu de hasard et de secrets, chacun des personnages entreprend de gratter la terre labourée par maux et mots, pour y découvrir ses racines.

■ ANALYSE ET CRITIQUE

I - Quête identitaire

« L'identité n'est pas l'origine. Elle est seulement le rêve, une utopie ». Pourtant tout au long des quatre heures de représentation, cette question de recherche identitaire n'a de cesse d'être disséquée, analysée, séquencée et réduite en lamelles d'ADN, à « 46 chromosomes », par Eitan, revendiquée par son père David, interrogée par Wahida, dissimulée par Etgar et Leah. Les dimensions se multiplient, l'espace interagit avec le temps, les panneaux sur la scène se meuvent et nous font basculer d'un lieu à un autre, d'une époque à une autre ; cause et conséquence rapprochées en quelques secondes ; et on réalise alors le poids des secrets et des violences des générations passées, qui s'ajoutent à la rancœur accumulée au cours des années.

Et c'est ainsi que l'histoire s'entremêle à l'Histoire, chaque personnage étant le témoin, le porteur des maux qui coulent dans ses veines, le médiateur de cette douleur latente qui a grandi sous sa peau, et ce contre sa volonté. La « transmission des douleurs », d'un point de vue génétique, a beau ne pas exister,

comme le défend le jeune chercheur Eitan, la pièce de Mouawad nous renvoie perpétuellement les échos de ces souffrances passées. Ce point est d'ailleurs disputé lors de ce fameux repas de Pâques qui marque la véritable fracture entre le jeune homme et sa famille germano-israélienne. Au rythme des paroles de Wahida, la lumière change ; le lieu aussi, et nous voilà revenu un an en arrière dans son souvenir de l'évènement. Elle et Leah vagabondent telles deux ombres sur la scène et, pareilles à nous autres dans la salle, sont les spectatrices impuissantes du drame qui se déroule devant leurs yeux.



Repas de Pâques raconté par Wahida, spectatrice impuissante

Malgré la fragilité évidente de l'enveloppe des non-dits et autres faux semblants, cette dernière reste dure à percer. Les secrets de familles sont bien enfouis, dans ce monde déchiré par la violence et les convictions opposées. C'est pourquoi affronter la vérité relève du courage. Malheureusement pour eux, les personnages de la pièce Mouawad n'ont pas le privilège de faire ce choix, ils y sont contraints : lancés à toute allure contre le mur de la connaissance, ils s'y fracassent sans retenue. Les paroles sont lourdes de sens et comparables à des « oiseaux sauvages qu'on ne rattrape jamais, une fois lâchés » (Jean Simard, *Hôtel de la reine*). Cet impact est évident lors de la scène de la révélation des origines de David : la tension monte, stoppe, et soudain tout s'accélère, la musique gagne en intensité, les corps bougent de manière convulsive, d'autres courent sur la scène, l'harmonie est rompue.



Wahida au chevet d'Eitan dans le coma.

« Et maintenant ? »

L'ombre envahit la scène. Combien de temps reste-il aux amants avant d'être aux aussi engloutis ?

Le traitement sonore de la pièce de Mouawad est d'autant plus marquant qu'il est musical et omniprésent. Les ambiances mêlées aux lumières adéquates, constituent en elles-mêmes un bassin d'immersion. Les sons sont tantôt discrets, échos qui montent crescendo jusqu'à envahir tout l'espace, tantôt ils forment des « attaques auditives », déflagrations violentes et anxiogènes, comme lors de l'explosion du bus ou des passages d'avions. Mais cette harmonie contrastée réside tout particulièrement dans l'attention portée au travail sur la langue. *Tous des oiseaux* est une véritable tour de Babel, où les acteurs (choisis avec soin pour leur langue maternelle et leur histoire personnelle) y performant en Hébreu, Arabe, Anglais et Allemand. Au-delà même de la nécessité exprimée par l'auteur de restituer les dialogues dans leur langue originelle, ce choix confère aux mots une présence musicale en plus du sens dont ils sont porteurs. Les transitions linguistiques sont fluides, parfois même indiscernables. Les grands modules en portent la traduction et font ainsi voyager les mots géographiquement. Par la polyphonie, les paroles déploient toute leur amplitude et puissance poétique. On se souvient du monologue de Wahida et de la légende racontée par Wassân, exprimée en arabe, à la fin de la pièce. A cet instant, c'est la « langue de l'ennemi » qui apaise David dans ses derniers instants, avant son passage dans l'au-delà.

II -ÉPOPÉE CONTEMPORAINE

Tous des oiseaux est une véritable épopée au sens grec du terme. Mouawad y entremêle les fils du réel avec ceux de l'imaginaire pour tisser une histoire polymorphe. Les mythes principaux sont au nombre de deux.

Le premier ayant donné son nom à l'œuvre, est celui de cet oiseau qui, désespéré de ne pouvoir vivre avec ces êtres aquatiques qui le fascinent, décide qu'un instant de plein bonheur vaut



Wahida, l'oiseau de beauté, l'envol amoureux

bien une vie de privation. Une fois dans l'eau, voué à une mort certaine, il constate avec émerveillement sa métamorphose, inespérée : mi-oiseau, mi-poisson, devenu L'oiseau amphibie. Ce conte fait bien sûr écho à la quête identitaire à laquelle sont contraints les deux jeunes amants, mais aussi, et sans que ce dernier ne la sache véritablement, David. Les oiseaux sont une utopie en termes de liberté ; ils « vont et viennent de chaque côté du mur ». Pourquoi choisir un camp, quand on peut voler entre les deux ? Après L'Oiseau de beauté, L'Oiseau du hasard, et L'Oiseau de Malheur, des trois premiers actes, L'Oiseau Amphibie arrive comme un conclusion, uen réponse au dilemme et aux maux qui sillonnent la pièce : non pas comme un apaisement, mais plutôt comme le dernier coup de poker du destin, asséné pour nous achever. Car ce n'est pas une légende qui peut recoller les morceaux d'un être fracassé, ou éponger le sang de millénaires guerriers.

Le second mythe est celui de Mohamed Al-Wassân, mieux connu sous le nom de Léon L'africain, diplomate offert au Pape Léon X, qui entreprend sa conversion au christianisme. Comme le personnage de David, il a mis les vêtements de l'ennemi, a pris sa langue, sa religion, est devenu son intime, son ami. Cette similarité est soulignée par Wahida adoptant alors le rôle de médiatrice, entre morts et vivants mais aussi entre les cultures. Le personnage de cette jeune doctorante doit d'ailleurs être abordé dans toute sa complexité : américaine d'origine étrangère, à la beauté fracassante, qui en réalité renferme toute la peur et toute la honte de ses origines, de sa culture arabe. Ainsi pour elle également, ce voyage en Israël marquera un tournant décisif dans la vie, puisqu'il sera le début de l'acceptation de son ipséité. Léon L'Africain quant à lui, objet de thèse de la jeune fille, est une mise en abîme de Wajdi Mouawad, lui-même.

La tragédie amoureuse résulte de l'union impossible des cultures divergentes des deux amants. « Comment peut on être heureux individuellement et malheureux collectivement ? » interroge l'auteur . A l'image de Roméo et Juliette, les religions auxquelles appartiennent Eitan et Wahida s'entre-tuent sans répit. Pourtant l'amour est posé ici comme un attentat ; autant au sens figuré, rébellion contre l'autorité imposée par les parents Norah et David ; qu'au sens littéral puisque, dans une de ses anecdotes à l'humour corrosif, Leah évoque l'histoire de ces jeunes amants qui, au milieu des foules les empêchant de vivre leur passion, se faisaient exploser.



Premier baiser des jeunes amants, sous l'effervescente lumière des néons

Par un mélange systématique des tons, Wajdi Mouawad nous fait passer du rire aux larmes en quelques secondes, de la poésie tragique, au piquant de la comédie. Chaque personnage se dissimule sous une carapace de faux semblants pour cacher les souffrances profondes de son être : les maux de Leah sont dissimulés derrière son humour sarcastique, ceux de Wahida derrière son beau visage... Il semble si simple de revêtir le masque de l'indifférence. Mais cette protection se brise quand le poids des vérités devient trop lourd, et les fissures laissent entrevoir la nature véritable de celui ou celle qui se tient en face de nous. La jeune fille se dévoile en abandonnant ses attributs féminins, changeant sa robe pour un jean, et coupant ses longs cheveux. Les révélations sont bouleversantes, et nous prennent le cœur, comme si l'on se trouvait dans l'œil d'un cyclone : autour tout chavire, mais là, ici, à cet instant, seuls ces mots, comptent.

Cette puissance dramatique est d'autant plus importante, qu'elle nous oppresse pendant quatre heures. Néanmoins, le temps dans *Tous des oiseaux* n'est pas traité de façon diachronique, bien au contraire. Il a véritablement une existence en quatre dimensions puisque par le biais des panneaux mobiles – seul décor mis à part la table et les chaises. Il sillonne l'espace, le courbe, le torsade, des morceaux du passé se retrouvent inclus au présent, tout en se démarquant sans peine pour le spectateur, par un jeu de lumière, de musique, d'accessoire. Au mouvement d'un objet, on slalome entre les temporalités.

Enfin, comment évoquer le travail de Mouawad sans évoquer son rapport avec le corps de l'acteur. Comment marquer cette déchirure ? Cette souffrance ? Le corps en est le médium actif. Le rôle est incarné par l'acteur et ses mouvements ; ses actions doivent traduire des sensations précises, se corrélent avec la parole, la porter et susciter de la sorte les émotions des spectateurs, les enflammer. « A quoi bon venir au théâtre si ce n'est pas pour être bousculé ? », prévient le metteur en scène. Les individus sont ainsi mis en valeur, les effets sont décuplés. On rappelle le sentiment d'oppression qui nous a pris lors de la scène de la fouille au corps de Wahida, qui dérive en viol : la jeune fille se tient là, nue, au centre de la scène, dos contre le module blanc, les deux autres à ses côtés referment l'espace, elle semble minuscule, impuissante... face à ce pouvoir. C'est aussi le cas dans d'autres scènes traitant d'extrêmes violences : celle par exemple du massacre de Sabra et Chatila, dont nous n'avons que la restitution sonore des cris et des pleurs qui nous laisse envisager le pire, est d'autant plus sidérante que nous (spectateurs) sommes à la place de ces images horribles.



Dans *Tous des Oiseaux*, Wajdi Mouawad restitue au théâtre tout son potentiel d'immersion. Happer le spectateur, le bouleverser, but qu'il atteint avec une magnifique habileté par l'alliance des tons et des genres. A partir de la recherche identitaire, la pièce bascule dans les questions actuelles de conflit géopolitique. A la gravité du sujet se combine une dose de poésie, de mythe, d'ironie et même d'humour, juste assez pour nous enflammer l'âme. Jeu de lumière, tantôt chaude, tantôt glaciale, jeu sonore, tout en force ou en subtilité, jeu chorégraphique, mouvements de grâce ou emplies de violence qui animent les corps lorsqu'ils traversent l'espace. Le poids des origines, couronne d'épine, ou boulet au bout de la chaîne : peut-on réellement un jour se trouver, se comprendre, porter vers l'autre un regard sans haine, apaiser son âme, se calmer ?

Un spectacle saisissant d'émotion.